



Fille Riche contre Fille Pauvre

Par COUSINE YVONNE



IL FAUT que je vous conte une petite histoire qui n'a d'autre mérite que d'être vraie : humble histoire sans péripéties, sans épisodes dramatiques, simple comme la vie elle-même, et intéressante justement parce que n'étant ni inventée, ni arrangée, elle contient un enseignement et, comme disaient nos grand'mères, une *morauté*.

Nous allons la chercher ensemble ; et, si vous ne partagez point celle que je vais vous mander, rien ne vous empêchera d'en trouver une autre plus à votre goût ; le bon Perrault n'était point en peine, à chacun de ses contes, d'en imaginer deux ou trois fort différentes et, puisque de la discussion jaillit la lumière, nous serons plus éclairés, apparemment, après avoir causé ensemble.

Il s'agit, en l'aventure, d'un pharmacien et d'une jeune fille pauvre qui ne se connaissaient point.

La jeune fille s'appelait Juliette et était fort malheureuse : cela arrive parfois aux jolies personnes en âge d'être pourvues et qui rêvent d'amour, encore qu'elles soient obligées de vivre de prose. Et la belle Juliette était loin d'être fortunée ; aussi, les soins du ménage l'absorbaient-ils presque entièrement. Sauf ses bottes, qu'elle laissait confectionner par un expert cordonnier, elle devenait tour à tour sa tailleuse, sa chapeautière, sa lingère, sa repasseuse et sa servante. Juliette confiait ces secrets méritoires, chaque soir, aux étoiles, non sans pousser un gros soupir. Ce n'était point qu'elle regrettât

particulièrement son dur labeur, Dieu l'ayant faite courageuse ; mais il lui semblait injuste que le vieux père avec lequel elle vivait, appréciait seul des talents si divers, qui ne demandaient qu'à s'étendre encore sur mille autres sujets plus charmants.

Oh ! non, l'or ne ruisselait pas dans la maisonnette ; mais ce n'était pas une raison pour que le cœur de Juliette fût moins tendre que celui des riches héritières de la contrée, et ce cœur virginal était mûr pour l'amour. En vérité, Juliette attendait un Roméo, mais un Roméo brave et honnête qui se contentât, pour toute dot, de ses hautes vertus, de sa jeunesse, et du savoir qu'elle apportait aux choses de l'esprit et du ménage.

Juliette, chaque jour, scrutait l'horizon, espérant apercevoir, monté sur un coursier rapide, le héros de ses songes ; mais, comme sœur Anne, elle ne voyait rien que l'herbe qui verdoie et la poussière qui poudroie ; et cela parce que, d'ordinaire, les Roméo fréquentent le monde, les bals et les fêtes, tandis qu'elle, pauvre seulette, ne quittait point le logis où ses devoirs auprès du vieux père la retenaient ; et quoiqu'elle aimât tendrement le père, il lui arrivait parfois après avoir beaucoup soupiré, de pleurer un peu ; et alors elle envoyait ses larmes toutes chaudes à une sienne cousine qui se désespérait de ne pouvoir les sécher assez vite.

Dans le même temps, vivait non loin de là un jeune et loyal garçon ; la Destinée, clémente, lui avait donné en partage, l'intelligence, un cœur délicat et une certaine richesse. Il vivait dans une maison qui lui appartenait, et pouvait, comme le sage, s'estimer heureux, car, le